Paris
N.° 4.

4

ESSAI

SUR LES VAPEURS EN GÉNÉRAL,

ET

SUR L'HYSTÉRIE EN PARTICULIER;

Présenté et publiquement soutenu

a la Faculté de Médecine de Montpellier,

le 15 Janvier 1814;

Par Antoine CLAIR,

de Rodez, (*Aveyron.*)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Far bene volli, far meglio non ho potuto.

A MONTPELLIER,

Chez Jean MARTEL aîné, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N.° 62.

1814.

AU MEILLEUR DES PÈRES;

ANTOINE CLAIR.

ET A LA PLUS TENDRE DES MÈRES;

FRANÇOISE GRADELS.

Que de choses j'aurais à dire, si je voulais rappeler ici tout ce que vous avez fait pour mon bonheur. Mais il est inutile que je parle de ce que personne n'ignore. Tout le monde connaît les nombreux sacrifices que vous avez été obligés de faire pour mon éducation, et pour me sortir d'une carrière où je n'étais pas appelé. Mais que sont tous ces sacrifices, auprès des chagrins, des pleurs et des maux que vous a occasionés mon depart pour l'armée. Je fus enfin rendu à vos désirs, Parens respectables; à mon arrivée, je vis renaître la joie dans la famille, et vous redoublâtes de zèle et de travail pour achever de me faire parcourir la carrière médicale que j'avais commencée avant mon départ. Ce sont les premiers fruits de votre ouvrage et non du mien que je vous offre. Si vous en avez jeté les semences qui vous ont tant coûté de culture, n'est-il pas juste que vous en cueilliez les fruits? Avec cet essai, qui est mon premier dans la carrière médicale, je vous offre un amour sans bornes, et l'attachement du plus reconnaissant des fils.

A MON BEAU-FRÈRE ET A MA SŒUR.

Comme gage d'une amitié sans bornes.

A. CLAIR.

A M. DE MONSEIGNAT,

Ex-Membre du Corps Législatif, Membre de la Légion d'Honneur, et Conseiller de Préfecture à Rodez, (Aveyron.)

Vos bienfaits sont trop grands, Monsieur, *pour que je croie être jamais quitte envers vous. En vous offrant le fruit de mes premiers essais dans la carrière médicale, j'ai voulu seulement vous assurer que la reconnaissance que je vous dois est sans bornes, et à jamais gravée dans mon cœur. Je n'oublierai pas non plus toute votre respectable famille, et si elle n'a cessé de vous seconder dans tous les efforts que vous avez faits pour mon bonheur, elle ne cessera pas non plus d'être continuellement présente à ma pensée. Agréez, je vous prie, le faible témoignage de ma reconnaissance, et veuillez me croire votre plus dévoué.*

A. CLAIR.

A M. CLAUSEL DE COUSSERGUES,

Membre de la Légion d'Honneur, Membre du Corps Législatif, et Conseiller à la Cour Impériale séant à Montpellier.

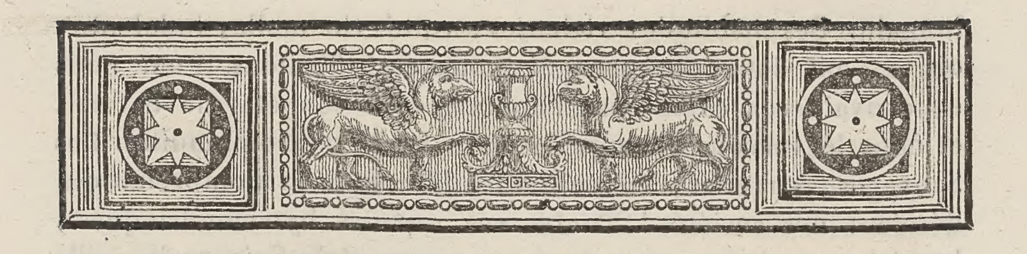
Comme votre cher Collègue, vous n'avez rien négligé pour me rendre aux pleurs d'une mère désolée, ma reconnaissance envers vous est-elle aussi la même que celle que j'assure à Monsieur DE MONSEIGNAT. Veuillez agréer, Monsieur, *les mêmes sentimens de dévouement.*

A. CLAIR.

INTRODUCTION.

Dans ma Dissertation, j'ai suivi la marche de tous les auteurs respectables, dans la manière généralement admise de décrire les maladies. J'ai voulu d'abord donner une idée générale des vapeurs; mais n'admettant pas l'identité entre l'hystérie et l'hypocondrie, j'ai décrit succinctement les principaux phénomènes de cette dernière, pour qu'on puisse les comparer à la première; c'est dans le premier paragraphe. Le second contient les causes de l'hystérie, et la description de cette affection. Dans le troisième, se trouve la méthode générale de sa thérapeutique.

J'aurais désiré donner à ce sujet toute l'étendue qu'il demande; mais des raisons, trop connues pour que je les rappelle, m'ont empêché de m'y livrer tout entier. Le peu de temps qui m'est resté, je l'y ai tout employé, et ai fait tous mes efforts, afin que je puisse dire, que si je n'ai pas mieux fait, je n'ai pas pu.



ESSAI

SUR LES VAPEURS EN GÉNÉRAL,

ET

SUR L'HYSTÉRIE EN PARTICULIER.

JE devrais trembler, en pensant que je vais traiter un sujet plein de difficultés, et où il a fallu les plus grands génies pour ne pas y échouer. Malgré la faiblesse de mes moyens, assuré d'avance de l'indulgence de mes savans maîtres et juges, je ne veux pas abandonner un projet formé depuis le moment où j'eus le bonheur d'être admis parmi les disciples des soutiens de l'humanité. D'ailleurs, le désir de connaître une maladie qui, pendant longues années, a tourmenté celle qui m'est et sera la plus chère des femmes (ma mère); ce désir, dis-je, m'a fait livrer plus particulièrement à l'étude de cette affection. Si j'avais été assez heureux pour atteindre mon but, je me serais félicité de pouvoir contribuer au soulagement du sexe le plus intéressant, et que la nature a destiné à notre bonheur.

C'est, sans doute, à la réunion des hommes en société, qu'est due cette foule de maladies nerveuses qui désolent le genre

humain. Ces habitudes vicieuses, cette vie molle, indolente, oisive, ont donné naissance à toutes ces affections. Pour nous en convaincre, examinons l'homme dans son état de nature, et nous le verrons exempt de cette foule d'incommodités. Les Sauvages, en effet, connaissent-ils ces maux nombreux qui désolent nos sociétés! Toutes ces vapeurs hypocondriaques, hystériques, leur sont presque inconnues (1). Suivons la civilisation des peuples, a dit Rousseau, et en faisant l'histoire des nations, nous ferons celle de leurs maladies.

Les Grecs connaissaient-ils les vapeurs, lors de leur origine? Habitués à vivre dans le travail et la fatigue, ils étaient bien loin de connaître toutes ces affections ; et aussi étaient-ils redoutables à leurs ennemis. Mais, dès le moment que le luxe persan eût penétré dans Athènes, Lacédemone, et les autres villes grecques, quel changement! Des hommes jadis occupés aux travaux les plus pénibles, se croient assez riches et dispensés de toutes ces fatigues; ils se livrent à la débauche, au luxe, à la mollesse et à la vie la plus oisive; de là, cette foule de maux inséparables d'une pareille vie. Les Romains n'auraient pas été les maîtres du monde, si, avant leurs conquêtes, ils eussent été affligés par cette cohorte de maladies nerveuses que leur procurèrent les richesses asiatiques. Beauchène rapporte, d'après l'historien Maximilien, que, sous le règne de l'Empereur Julien, les Romains étaient tellement énervés par le luxe, que lorsqu'ils se promenaient sur le Tibre, dans des gondoles où l'art avait rassemblé tous les besoins propres à se concilier avec la mollesse, s'il arrivait qu'un rayon de soleil pénétrât jusqu'à eux, ils tombaient subitement en convulsion. (De l'influence des affections de l'âme dans les maladies des femmes.)

---

(1) Je dis presque inconnues, car il ne serait pas impossible qu'il se trouvât parmi eux des êtres extrêmement faibles et sensibles, et par conséquent disposés à ces affections.

Les vapeurs étaient devenues presque générales au 18.e siècle dans notre patrie, et la Cour de nos Rois était habitée par des femmes presque toutes vaporeuses. C'est alors que parut le célèbre Tronchin, qui s'acquit autant de fortune que de réputation à guérir ces affections. Des évènemens qu'on ne peut se rappeler qu'avec horreur, semblaient avoir arrêté ces maux. Mais l'heureux calme qui a suivi, leur a redonné toute leur force; et aujourd'hui ils sont à leur comble. C'est dans ces villes opulentes et très-peuplées, où le luxe le plus effréné donne naissance aux passions les plus destructives; c'est là le siége de ces maux.

Le vice de l'éducation que reçoit parmi nous la jeunesse, est souvent cause des maladies en question. La délicatesse et le ménagement avec lesquels on élève les jeunes personnes, déjà disposées aux vapeurs par leur constitution délicate, tendent sans doute à augmenter leurs maux: la gêne à laquelle sont contraints les enfans, ainsi que la dureté des parens envers eux, sont encore des causes assez fortes de ces maladies (1).

L'habitude des vêtemens trop serrés, de corsets de baleine, équivaut seule aux inconvéniens de l'éducation. Les buses qu'on porte aujourd'hui, sans rien ajouter à la beauté des formes et de l'élégance, causent très-souvent, non-seulement les affections de poitrine les plus graves, mais encore disposent singulièrement aux maladies dont nous parlons (2). On ne doit pas compter pour peu, dans le nombre des causes des vapeurs,

---

(1) Tissot (traité des nerfs et de leurs maladies) rapporte avoir connu une femme abîmée de vapeurs, qui était convaincue qu'elle ne les devait qu'à l'émotion, à la crainte et aux chagrins continuels dans lesquels une belle-mère l'avait tenue pendant plusieurs années.

(2) Voy. le traité de la mode et des habillemens, par V. Broussonnet, et vous y trouverez un détail vraiment alarmant des maladies auxquelles expose l'usage des vêtemens trop serrés.

l'usage des boissons chaudes et irritantes, comme le thé, le café, qui finissent par blaser tellement l'estomac, qu'à peine sent-il le stimulus des alimens, d'où suivent les mauvaises digestions qui causent tant de maux, et surtout ceux dont nous parlons.

Avant d'entrer dans des détails sur l'hystérie, je vais tracer les caractères généraux de l'hypocondrie. Plusieurs auteurs, d'ailleurs respectables, ont admis l'identité parfaite entre ces deux affections; n'étant pas de leur avis, j'ai cru nécessaire de les décrire toutes deux, afin que, par la comparaison qu'on en fera, on voie la différence qui existe entr'elles.

Sydenham, Sthaal, Baglivi et autres les ont confondues. Le premier dit, que toutes deux sont produites par le trouble des esprits animaux. Charles Pison, en les confondant aussi, les fait dépendre d'une affection idiopathique de la tête, reconnaissant pour cause une pituite épaissie, abondante, ou stagnante. Quoique les détails que nous a laissés sur ces maladies le Père de la médecine, ne soient pas très-étendus, on ne peut pas douter qu'il ne les ait séparés. Qu'on ouvre le livre II des maladies des femmes, on verra dans un endroit : *Cum ad caput conversi fuerint uteri, et hac parte suffocatio desinit, caput gravat : cum autem ad præcordia adlapsi strangulârint ubi hic fuerit affectionis soliditas, et vomitus fervidus acris corripit, et medio tempore mitior fit, et dolor ad caput, et ad collum penetrans, etc.* Des savans de cette École, MM. Dumas, Baumes, Vigarous, viennent de mettre fin à ces discussions médicales, et prouver la différence de ces deux affections. Le dernier, considérant la matrice comme un organe éminemment vital, attribue tous les phénomènes de l'hystérie à une concentration vicieuse des forces sur ce viscère. M. Dumas, dans ses leçons de médecine-théorique et pratique, ainsi que dans ses élémens de physiologie, a fait dépendre l'hypocondrie du système nerveux en général, influencé par le système gastrique et viscéral; et l'hystérie, de l'affection du même sys-

tême, mais sous la dépendance des organes reproducteurs. L'opinion de M. Baumes se rapproche beaucoup de celle de ce dernier. Cet auteur, célèbre par tant de titres, a réuni toutes les névroses en un seul genre, et envisagé l'hystérie comme tenant à un excès de mobilité dans le système nerveux des organes de la génération chez la femme; au lieu que l'hypocondrie n'est, d'après lui, qu'une lésion des organes situés dans les hypocondres.

Si, appuyés de ces grands maîtres, nous jetons un coup-d'œil rapide sur les causes, les symptômes, le traitement de ces deux maladies, et que nous les comparions, nous serons plus que jamais convaincus de leur existence particulière. Commençons par l'hypocondrie, et voyons d'abord ses causes (1). Réfléchissons

---

(1) La passion hystérique, dit Hoffmann, est regardée faussement par plusieurs auteurs modernes, comme étant la même chose que la maladie hypocondriaque, ou comme n'en différent que par rapport au sexe, et non pas essentiellement. Mais pour montrer qu'il y a une différence réelle entre les deux maladies, il est bon de donner ici la véritable histoire de l'hystérie.

Si nous consultons les anciens, et nommément Hippocrate, Arétée, Fernel, Dinet, Montanus, Hollerius, Mercurialis, et J. Heurnius, nous les trouvons tous d'avis, qu'un étranglement de gosier, une respiration difficile et fréquente, jusqu'à mettre en danger de suffocation, la perte de la parole et de tout sentiment et mouvement, doivent être regardés comme les symptômes propres et essentiels de la maladie hystérique.

La maladie hypocondriaque est une maladie invétérée, et demande, pour être guérie, un long traitement; au lieu que la maladie hystérique attaque souvent et avec beaucoup de violence les femmes grosses, celles nouvellement accouchées, et aussi les veuves sanguines, et cela après quelque forte passion. Les filles, chez qui les règles s'arrêtent tout-à-coup, en sont encore attaquées; néanmoins, ces personnes se trouvent si bien guéries de cette maladie, qu'elles ne la revoient plus; de plus, l'hystérie attaque les femmes subitement, en sorte qu'elles tombent par terre sans sentiment ni

sur les causes de l'hypocondrie, et nous verrons qu'elles tendent toutes directement ou indirectement sur les viscères abdominaux, notamment sur ceux situés dans les hypocondres et dans la région épigastrique.

L'effet des causes morales, surtout des passions tristes, est de produire un resserrement général de toutes les parties du corps

---

mouvement, ce qui n'arrive jamais dans le mal hypocondriaque; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les symptômes cessent, quoique les malades soient sans sentiment, en leur faisant flairer quelques odeurs fortes, comme des plumes brûlées.

Dans les accès hystériques, les muscles sont tirés en dedans, en sorte que le nombril disparaît en partie, au lieu que, dans les accès hypocondriaques, le ventre est plutôt enflé et avancé en dehors. Les femmes hystériques éprouvent un froid si violent aux lombes, qu'on peut le sentir en y posant la main, et qui ne disparaît point par l'application des linges chauds; elles ont encore, au sommet de la tête, une douleur fixe appelée *clou hystérique*. Beaucoup de femmes sentent une espèce de boule qui leur monte du bas-ventre au gosier. On ne voit jamais ces symptômes dans l'hypocondrie. Les défaillances, la difficulté de respirer, menace d'une suffocation soudaine, et l'étranglement violent du gosier, n'arrivent pas non plus si fréquemment dans l'affection hypocondriaque. Enfin, on n'a jamais tenu pour mort, ni pensé à enterrer, des hypocondriaques, chose qui est arrivée à des personnes hystériques.

Nous n'aurions pas tant insisté sur la différence qu'il y a entre ces deux maladies, sur la nécessité de les distinguer exactement, si cela n'était très-utile dans la pratique; car les meilleurs remèdes pour la maladie hypocondriaque, tels que le grand exercice, les carminatifs, les spiritueux et volatils, les stomachiques, les aromatiques, les sels neutres, les eaux minérales, les amers et surtout les martiaux; tous ces remèdes sont plus ou moins nuisibles, ou rarement indiqués dans la passion hystérique, où l'on retire de grands avantages et du soulagement de la saignée, des narcotiques, des nitreux, des anti-épileptiques, des rafraîchissans, des boissons d'eau tiède, du petit-lait, évitant tous les échauffans.

et surtout du diaphragme, accompagné de pesanteur, de dyspnée et de profonds soupirs. Les humeurs se portant en abondance sur cette espèce de centre de fluxion, ne peuvent que donner lieu aux engorgemens de ces parties, engorgemens qui se trouvent ordinairement dans l'hypocondrie.

La plupart des causes physiques de cette maladie sont dans les infractions des règles de l'hygiène, et surtout les excès, de quel genre qu'ils soient, exigent une concentration des forces vers les organes épigastriques, laquelle s'oppose à la perfection de la digestion, en gênant les fonctions des organes voisins, mais qui expose encore à tous les désordres, suite des vices des sécrétions et excrétions. Plus nous parcourrons les causes physiques de notre maladie, plus nous serons convaincus qu'elles agissent particulièrement sur les organes épigastriques.

Un air chaud et humide, froid et humide, chargé de vapeurs malsaines; les alimens gras, visqueux, aromatiques; l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, sont des causes qui ont toutes leur action malfaisante, principalement sur les parties que nous venons de nommer. Ce que font indirectement les boissons alcooliques, est opéré d'une manière directe par les infusions théïformes et l'usage de toute boisson tiède, les excès dans le travail, les veilles, le défaut de transpiration, les jouissances vénériennes après le repas. Les causes organiques, soit qu'elles aient produit la maladie ou qu'elles l'entretiennent, n'ont pas besoin d'être approfondies. Les phénomènes les plus caractéristiques et les plus saillans de l'hypocondrie, viennent à l'appui de ce que nous avons avancé.

Cette maladie se déclare ordinairement à l'âge viril, temps auquel les passions jouissent de la plus grande force, et portent leur action sur les organes épigastriques. Les hypocondriaques éprouvent souvent des orthopnées, des suffocations, produites par les vents renfermés dans le colon. Ils ont souvent des spasmes plus ou moins mobiles, fixés sur la peau, les divers membres, l'abdomen, ou principalement à la région épigastrique et aux

hypocondres; ces phénomènes sont accompagnés de douleurs assez vives. Lower a observé que les hypocondriaques sont quelquefois tourmentés par une faim extraordinaire, qui suspend, tant qu'elle dure, tous les autres accidens. Ils ont encore des vomissemens de matières noirâtres, ce qui les soulage beaucoup. Les mauvaises digestions qu'ils font, les mettent dans un état d'atrophie nerveuse extrême. La dyspepsie, d'après Cullen, est un signe caractéristique de l'affection dont il s'agit; joignez à cela le sentiment de plénitude après le repas, une douleur gravative à l'épigastre; le hoquet et le vomissement, le flux hémorroïdal et la jaunisse, accompagnent souvent l'hypocondrie: se joignent à ces symptômes des selles rares et poisseuses, des urines abondantes, diminuées ou supprimées, blanchâtres, noirâtres, l'imperfection de la transpiration. L'hypocondrie, loin de diminuer par l'âge, augmente. Les palpitations qu'on observe chez les hypocondriaques, ainsi que les céphalalgies périodiques, partielles ou générales, ne sont guère que le résultat de la lésion des organes digestifs; il en est de même des vertiges qu'ils éprouvent à différentes parties du jour, surtout lorsqu'ils se courbent; enfin, le cauchemar qui trouble si souvent le sommeil, et dont ils peuvent s'exempter en soupant et peu et de très-bonne heure, n'est que la suite de l'état particulier des viscères du bas-ventre. Tout ce que nous venons de voir, relativement aux causes et aux symptômes de l'hypocondrie, tend à nous prouver que cette maladie consiste dans une mobilité du système en général, avec lésion de plusieurs viscères abdominaux: le traitement indiqué va achever de nous convaincre.

Dans l'hypocondrie, on emploie et l'on a vu réussir assez souvent de légers purgatifs pris à petite dose, et suivis de pilules résolutives. Cette maladie est souvent soulagée par le vomissement de matières bilieuses, par des selles muqueuses, noirâtres; le flux hémorroïdal, par l'éruption de plusieurs exanthèmes. L'on peut hâter la guérison par de légers vomitifs, purgatifs, répétés de temps en temps, la crême et la terre folié de tartre,

ainsi que le tartre soluble, le sel polychreste; il faut administrer les savonneux, avoir recours aux diverses préparations du mercure, de l'antimoine, aux gommes résines et à tous les fondans les plus décidés; dans le cas de répercussion, soit rhumatique, psorique, dartreuse, etc., indépendamment des spécifiques, on emploie les sudorifiques à l'intérieur, les bains et les frictions à l'extérieur. Il faut habituer les malades à une vie active et sobre, lorsque la maladie provient d'habitudes contraires. S'ils faisaient usage de boissons chaudes et théïformes, on les leur fera abandonner peu-à-peu; on rétablira les évacuations supprimées, ou on les réprimera si elles sont trop abondantes. Ces malades, qui sont ordinairement tristes et rêveurs, seront amenés dans des lieux gais, tels que les promenades publiques, les spectacles, les sociétés, les danses, enfin partout où l'on pourra croire que les idées sombres de l'hypocondriaque seront dissipées. Rien n'est plus capable de porter la consolation dans le cœur de ces personnes, que les paroles douces et agréables des femmes; aussi faut-il leur en conseiller la société. Après avoir détruit ces causes principales, soit physiques et morales de la maladie, il faut tâcher de rétablir les nerfs dans leur état naturel. On emploie les antispasmodiques, les calmans, tels que l'opium, le musc, l'assa-fœtida, le castoréum, en substance, en teinture, à l'intérieur, en potion, en lavement, à l'extérieur, en frictions, en emplâtres. Le système nerveux calmé, rentré dans son domaine, si l'on peut se servir de cette expression, il faut administrer les toniques, réorganiser les voies digestives; le quinquina, les amers, les martiaux, donnés à petite dose, rempliront assez bien cette indication; on fera aussi usage de la petite centaurée, des feuilles d'oranger, de la noix muscade; ces remèdes pourront être infusés dans du bon vin, boisson qu'on recommandera au malade dans ses repas, mais modérément; surtout l'on aura soin que ce soit des meilleures qualités et du plus vieux. Il serait trop long d'énumérer les nombreux toniques dont on est à portée de faire usage; je serais d'ailleurs

trop diffus sur un sujet qui n'est pas celui que je me propose de développer.

Je crois que d'après tout ce que nous venons de dire, il est facile de voir combien l'hypocondrie tient au dérangement de l'appareil digestif, comme le pensait M. Dumas, et le pensent MM. Baumes et Vigarous. Les détails dans lesquels nous allons entrer sur l'hystérie, nous prouveront que cette maladie tient principalement à la lésion du système reproducteur, et que, par conséquent, elle diffère essentiellement de la première.

Affection hystérique.

L'affection hystérique, l'hystérie, la passion hystérique, vapeurs hystériques, suffocation de matrice, étranglement utérin, sont différens noms sous lesquels on désigne la même maladie; ou plutôt l'assemblage prothéiforme d'une infinité de symptômes, une collection d'anomalies ou de désordres irréguliers, qui en rendent le caractère général ou la définition extrêmement difficile, comme nous l'assure Cullen (1).

Tout ce qui agit d'une manière directe ou indirecte sur le système nerveux, peut produire cette affection; sous ce rapport, ses causes sont infiniment multipliées. Se trouvant le *medium* entre les deux substances qui nous composent, les nerfs doivent souffrir, toutes les fois que l'âme et le corps lui font sentir quelque violente secousse. Comment cela se passe-t-il ? C'est jusqu'ici un mystère que la nature semble vouloir nous cacher et même pour toujours; soyons seulement persuadés que l'hystérie reconnaît et des causes physiques et des causes morales, et que ces dernières sont plus nombreuses, plus directes, plus actives.

---

(1) Vigarous, maladies des femmes, second ordre général des lésions de la matrice regardée comme organe vital; affections hystériques, t. I. p. 447.

C'est parmi celles - ci qu'on trouve la tristesse, le chagrin, l'ennui, les tourmens de l'ambition, de la colère, l'amour toujours escorté des soupçons de la jalousie et de la crainte. C'est au milieu du tumulte des grandes villes, qu'on pourrait nommer, avec raison, le tombeau du genre humain, que ces passions exercent leur empire tyrannique; les jeux, les bals, les cercles, les spectacles, en attisent sans cesse le feu, et ébranlent l'âme de mille manières différentes, et communiquent aussi aux organes des impressions vives qui rompent leur équilibre; à cet ordre de causes morales, nous pouvons ajouter encore la solitude, la vie contemplative, les terreurs religieuses et autres, les travaux excessifs de l'esprit (1), les lectures lascives, romanesques, qui exaltent l'esprit des femmes, et portent dans leur cœur un feu qui les dévore; l'excitation des sens trop long-temps continuée, une éducation molle, efféminée; l'usage prématuré des plaisirs de l'amour, et leur abus dans tous les temps; la privation de ces mêmes plaisirs, après s'y être long-temps livré.

Les causes physiques peuvent être rapportées au mauvais usage des six choses, improprement appelées non naturelles, ainsi qu'aux diverses fonctions auxquelles la femme seule est assujettie.

L'atmosphère dans laquelle nous sommes nécessairement obligés de vivre, nous affecte certainement de toutes ses modifications plus ou moins viciées. En est-il de plus capable de nuire à notre santé que l'humidité; elle relâche les fibres, affaiblit, énerve le corps; la transpiration insensible ne peut se faire à moitié; ce qui est retenu dans le corps, ne peut qu'affecter désagréablement les nerfs : tous ces mauvais effets sont encore plus marqués et plus funestes, lorsque la chaleur

---

(1) Nous pouvons dire, avec Tissot, qu'une fille de l'âge de dix ans qui s'occupe à lire, au lieu de se livrer à tous les amusemens innocens de son âge, sera une femme vaporeuse et non une bonne nourrisse.

y est jointe ; en ouvrant tous les pores, cette dernière donne une entrée plus libre à l'humidité, qui n'en relâche que mieux tous les tissus ; toutes les forces se portent à la circonférence, et l'équilibre est rompu avec les organes internes, qui dès-lors deviennent plus faibles et plus mobiles. L'air malsain qu'on respire dans les lieux serrés, marécageux, n'est pas moins dangereux, tel que dans les salles de spectacle, et tous les lieux où un grand nombre de personnes réunies peuvent vicier l'air, non-seulement en lui enlevant sa partie la plus essentielle à la respiration (l'oxigène), mais encore en le chargeant de quelque principe délétère émané du corps.

Les vêtemens employés pour se défendre contre les intempéries des saisons, sont encore une des causes éloignées des vapeurs ; ce n'est guère par leur qualité ni par leur quantité qu'ils péchent, mais bien par leur façon. C'est dans les villes opulentes, où les femmes, d'ailleurs légères par caractère, et naturellement portées à plaire, ne négligent rien pour parvenir à leur but : une mode paraît, elles s'informent peu si cette manière de s'habiller peut les gêner, diminuer les mouvemens de la respiration en serrant trop fortement le thorax, et elles savent encore moins que cette fonction et plusieurs autres interrompues causent les plus grands désordres : c'est nouveau, tout est dit, en voila assez pour les décider. « Pauvre sexe! que je te plains, tu te creuses le tombeau, où tu n'arrives encore qu'après les tourmens les plus affreux, et cela pour te donner, ou plutôt pour t'ôter des agrémens que la nature t'avait prodigués, et parfaitement assortis cent fois mieux que toutes les ressources de l'art. Reviens donc de ton erreur, et n'empoisonnes pas les jours de tout homme sensible de qui tu devais faire le bonheur. Quel est, en effet, celui qui ne te plaint pas, en te voyant descendre dans la fosse que tu t'es creusée toi-même pour lui plaire? Allons dans les campagnes, et même quelques villes qui encore n'ont pas été atteintes de l'épidémie corruptrice : on n'y porte ni corsets, ni buscs, ni de ces habits qui

serrent à faire perdre haleine; cependant y manque-t-il des tailles déliées, sveltes, et faites pour charmer? C'est bien, au contraire, dans ces endroits, où l'art n'empêche pas la nature de se développer, sous prétexte de la former; c'est là, dis-je, que se trouvent toutes ces formes, toutes ces grâces qui nous enchantent. » Pour venir à l'appui de ce que je dis, et convaincre nos Dames de leur tort, je citerai seulement les faits les plus généraux et parfaitement connus de tout le monde. Une femme, pour ainsi dire, emprisonnée dans son corset, se trouve mal dans un cercle, elle a des vapeurs; quel est le moyen le plus simple, et auquel on a recours avec le plus de sûreté? C'est de la délacer, ce qui rend à l'organe pulmonaire toute sa liberté, qui est suivie du bien-être de la personne; preuve donc bien évidente, que c'était les habits qui causaient cet état pathologique (1).

L'usage des alimens de mauvaise qualité, leur trop grande quantité, en troublant les digestions, ne peuvent qu'introduire des mauvais sucs dans notre corps, et il n'est pas douteux que tous ces mauvais sucs ne fournissent des humeurs irritantes, qui, en se portant sur le système nerveux, l'affectent très-désagréablement, et occasionnent des mouvemens irréguliers de ce système. Les jeûnes trop soutenus entrent dans ces causes.

Les maladies de tous les organes qui concourent à la digestion, sont encore des causes déterminantes de l'hystérie. On connaît trop la sympathie que tous ces organes ont avec le système nerveux, pour qu'il soit nécessaire d'appuyer davantage là

---

(1) On ne saurait trop appuyer sur ces inconvéniens, pour faire ouvrir les yeux aux femmes de nos jours, et les préserver de cette foule innombrable de maux terribles qu'elles se préparent par leur aveuglement; on y gagnerait encore de plus d'avoir des enfans bien constitués et sains, au lieu d'une foule d'êtres valétudinaires qui existent à peine dans ce monde. L'ouvrage déjà cité de M. V. Broussonnet, nous fournit beaucoup de lumières là-dessus.

dessus. Les boissons tièdes, telles que le thé et autres, affadissent l'estomac, au point de le mettre dans l'impossibilité de bien exécuter les digestions; les spiritueux, les alcooliques répétés, en irritant trop souvent les nerfs, finissent par les mettre dans un état de faiblesse générale; le café, par son huile amère et aromatique, agit de même.

Quoi de plus fort, pour produire les affections dont nous parlons, que l'oisiveté, mère de tous les vices (1)! Elle semble être née pour détruire le genre humain; quoi de plus capable d'énerver le corps, de lui ôter tous ses ressorts, qu'une vie molle et oisive, et suivie de tous les autres vices qui l'accompagnent! L'exercice qui, pris modérément, devient un moyen curatif pour les vapeurs, peut les produire quand il est porté à l'excès; les effets d'une étude trop opiniâtre ne sont pas moins pernicieux; il est vrai que les femmes ne s'occupent guère des lettres, mais les lectures frivoles et romanesques auxquelles elles se livrent, exaltent leur imagination, et portent dans leur cœur un feu qui les dévore et les consume.

Le sommeil trop prolongé accumule le sang vers le cerveau, distend ses vaisseaux, ralentit ainsi le cours de toutes les humeurs, diminue l'activité de tous les sens et des forces de la vie; les veilles longues et nombreuses exaltent tellement ces mêmes forces vitales, qu'il ne peut s'ensuivre qu'une grande faiblesse.

La rétention des parties excrémentitielles résidu de la digestion, fait que les vaisseaux absorbans portent, dans l'intérieur de la circulation, des humeurs qui étaient destinées à être évacuées; ces humeurs, qu'il était dans les desseins de la nature d'expulser, parce qu'elles n'étaient point propres à la nutrition, irritent

---

(1) Ce n'est pas parmi les paysannes ou autres femmes accoutumées aux paisibles travaux de leur ménage, qu'on voit régner ces maladies; s'il y en a quelques-unes qui en soient atteintes, combien le nombre en est-il inférieur par rapport aux autres?

tout le système, et produisent de grands désordres; l'irritation que ces matières retenues portent sur le tube intestinal, ne doit pas être omise; les grandes déjections, qui dépassent de beaucoup la quantité d'alimens pris, produisent l'épuisement et l'abandon des forces, suivis de tous les accidens nerveux.

L'évacuation de l'humeur séminale joue un trop grand rôle pour ne pas en parler. L'âcreté qu'elle acquiert par son accumulation, produit beaucoup de désordres, mais bien moins encore que ceux qu'amène l'abus des plaisirs, et surtout l'infâme manœuvre de l'onanisme. Cette pratique est d'autant plus dangereuse, qu'elle n'est guère arrêtée que par l'état d'épuisement et d'extinction des forces qui en est la suite. Rien n'arrête, en effet, la luxure qui semble renaître de ses propres cendres, et l'imagination sans cesse obsédée par les idées les plus obscènes, attise sans cesse le feu de cette passion criminelle. Combien de femmes sont en proie aux maux les plus cruels, sans se douter de la cause qui les a produits, ou sans vouloir en faire l'aveu? Mais la nature outragée dévoile, tôt ou tard, leur turpitude, et les coupables s'éteignent au milieu des remords les plus déchirans et les tourmens les plus affreux, après avoir tout à la fois joué, dans leur destruction, le rôle de bourreaux et de victimes.

Quant aux fonctions exclusivement asservies à la femme, on ne doutera pas qu'elles produisent, par leur dérangement, les accidens nerveux qui nous occupent, puisque presque toutes ces fonctions appartiennent à la matrice. La rétention et la suppression des règles sont des causes fréquentes d'hystérie; observons cependant que ces accidens peuvent être eux-mêmes la suite de l'hystérie. La trop grande évacuation menstruelle, et trop fréquemment répétée, est aussi au nombre de ces causes. L'hystérie peut encore être la suite d'une inflammation de l'utérus. Beaucoup de femmes vaporeuses rapportent l'origine de leurs maux à une grossesse, aux couches surtout. La lactation trop prolongée, comme aussi l'omission d'un devoir aussi

sacré (1), la suppression des lochies, les fleurs blanches, les divers virus, les exanthèmes répercutés, sont autant de causes de la maladie qui nous occupe. On voit aussi l'affection hystérique être la suite des fièvres de long cours, de longues évacuations, de grandes hémorrhagies, etc.

C'est ici que nous allons voir cette série de phénomènes variés sous lesquels se présente l'hystérie, et qui a fait qu'on l'a comparée, avec raison, à une espèce de protée qui se masque sous toutes les formes. Cette affection attaque communément les femmes; quelquefois, mais très-rarement les hommes. Elle prend par paroxysmes ou accès plus ou moins fréquens, plus ou moins longs; tantôt très-violens, tantôt peu; quelquefois accompagnés d'accidens, suivant les circonstances, les lieux et l'état où se trouvent les sujets. D'ordinaire, le commencement du paroxysme s'annonce par une douleur, par une plénitude du côté gauche du ventre, par des bâillemens, des pandicalations, par le hoquet, le murmure du ventre; les attaques arrivent souvent subitement, sans être annoncées par aucun de ces signes; des bouffées de chaleur, accompagnées de rougeur, montent au visage; il suit après, un froid proportionné à la chaleur qui avait précédé.

Ensuite un globe semble s'agiter plus ou moins dans l'abdomen, partant de la région utérine, se porte vers l'estomac et le larynx, où il produit un sentiment de suffocation, qui fait tomber les malades dans un état de stupeur (2), d'insensibilité; et leur corps

---

(1) Les femmes qui se privent du plaisir d'achever d'être mères; car alors qu'elles n'allaitent pas leurs enfans, on ne peut les regarder que comme demi-mères : ces femmes, dis-je, n'ont pas seulement à craindre l'hystérie : le nombre et la gravité des autres maux qu'elles se préparent, sont trop grands pour que je les décrive; ce n'est pas d'ailleurs dans mon sujet.

(2) Nos bonnes femmes croient, comme le croyaient les anciens et Hippocrate lui-même, que c'est la matrice qui se déplace pour monter

est en même-temps agité de divers mouvemens convulsifs. Le tronc est tortillé de côté et d'autre, et les extrémités sont diversement agitées. Communément il y a un mouvement convulsif d'un bras et d'une main, dans lequel les malades se frappent la poitrine, le poing fermé et à coups redoublés (1). Les malades ressentent un froid glacial qu'on peut distinguer au toucher; les tégumens de la tête deviennent le siége d'une douleur fixe, circonscrite et de peu d'étendue, à laquelle on a donné le nom de *clou hystérique*.

Plusieurs femmes éprouvent un bourdonnement, un sifflement dans les oreilles, des étourdissemens, des frayeurs : d'autres fois la vue paraît s'obscurcir ; elles se plaignent d'éblouissement, il leur semble voir des bluets au devant des yeux, un brouillard épais qui leur ôte la faculté d'apercevoir les objets; les paupières sont affectées quelquefois d'un spasme aussi fort, qu'on ne peut les ouvrir sans douleur, et le resserrement des paupières va jusqu'à rendre l'œil douloureux.

Pendant cet état, qui est plus ou moins long, les mouvemens convulsifs tantôt se modèrent, tantôt se renouvellent; mais, à leur disparition, les malades restent dans un état de stupeur et de sommeil apparent; elles reprennent ensuite l'usage de leurs sens et le mouvement, plus ou moins promptement, mais fréquemment avec des sanglots et des soupirs réitérés, joint à un gargouillement dans le ventre. En général, elles ne conservent aucun souvenir de tout ce qui leur est arrivé durant

---

au gosier. Les connaissances anatomiques que nous possédons aujourd'hui, nous ont fait connaître l'erreur dans laquelle était tombé le Père de la médecine, sur ce symptôme de l'hystérie.

(1) M. Vigarous, dans son ouvrage déjà cité, parle d'une femme pléthorique qu'il a vue lui-même dans les accès, laquelle se meurtrissait le sein en frappant dessus avec une main, lorsqu'on lui retenait l'autre, et si on les lui retenait toutes les deux, elle avait des violentes convulsions tétaniques.

l'accès. Le pouls offre tant de variétés dans cette maladie, qu'il est impossible de rien dire de positif là-dessus. Nous laissons à l'habilité du médecin à le distinguer.

Voilà la marche la plus ordinaire des accès hystériques. Quelquefois, avant le paroxysme, il survient un flux abondant d'une urine très-limpide. A l'arrivée de ce même paroxysme, il survient, d'autres fois, des vomissemens, une dyspnée, des palpitations. Pendant l'accès, le bas-ventre, et particulièrement le nombril, se retire fortement en dedans; le sphincter de l'anus se contracte, au point de ne pas admettre la plus petite canule, et en même-temps les urines sont totalement supprimées: ces accès reparaissent de temps en temps. Pendant les intervalles, les malades ont des mouvemens involontaires: pleurer, crier, rire; c'est l'affaire d'un instant pour passer d'un de ces états à l'autre. Tous ces cris et ces rires sont suivis d'un torrent de larmes, qui semblent soulager les malades; ce n'est guère qu'après les accès qu'on observe ces symptômes. Souvent on a cru que les femmes tombaiant dans la folie, faute de bien connaître toutes les bizarreries que présente cette affection, car leur imagination est déréglée, et même parfois elles délirent. Des convulsions très-étendues qui occasionnent le tétanos, l'opisthotonos; des convulsions partielles, et imitant l'épilepsie, sont les suites de la suffocation que procure la boule hystérique. Les malades croient, dans d'autres momens, avoir la poitrine serrée par la main de quelqu'un. Tous ces symptômes sont communément accompagnés de convulsions spasmodiques d'autres organes: de là, le diabétès, la constriction ou le relâchement du sphincter de la vessie, ce qui est cause ou de la suppression des urines, ou de leur écoulement involontaire. Il arrive souvent que les accès paraissant tout-à-coup, les malades se trouvent soulagées, tandis que, dans d'autres cas, les paroxysmes sont réitérés.

Lorsque l'hystérie se complique avec l'hypocondrie, ce qui arrive quelquefois, on la voit s'annoncer par une tristesse subite,

qui n'est la suite d'aucune cause réelle, ou qui du moins est peu de chose. Alors on voit souvent les femmes éprouver de vrais maux qu'elles ne peuvent définir ; elles sont tristes, rêveuses, cherchent les occasions de pleurer, et le font avec une sorte de jouissance ; elles fuient la société, qui naguère faisait leurs délices, pour se plonger dans la solitude, qui leur est très-funeste et aggrave leurs maux : ce qui plaît aux autres, les ennuie. Ces symptômes d'hypocondrie se mêlent avec quelques-uns des symptômes bizarres de l'hystérie.

Tels sont à peu près les symptômes que présente cette maladie, qui fait le tourment du sexe le plus intéressant de la société : mais elle revêt beaucoup d'autres formes sous lesquelles un médecin peu attentif se laissera prendre, s'il n'y met toute son attention. C'est ainsi qu'on l'a vue se cacher sous les apparences d'une apoplexie, d'une épilepsie, de la nymphomanie (1), de coliques néphrétiques, de diarrhées, d'hémorrhagies, de vomissemens, et de beaucoup d'autres affections ce qui prouve bien qu'elle ressemble à un protée, comme nous l'avons déjà dit.

La durée des accès hystériques est indéterminée. Quelquefois ils se terminent assez rapidement ; d'autres fois ils durent plus long-temps ; c'est ainsi qu'on les a vu se prolonger des jours, des semaines entières. Combien l'ignorance et le faux préjugé n'ont-ils pas dû faire des victimes, en enterrant comme mortes des personnes qui étaient encore pleines de vie! Quand donc pourra-t-on revenir de ces erreurs populaires, de ne pas garder, dans les maisons, les cadavres au-delà de vingt-quatre heures ? Pourquoi ne pas attendre surtout pour des personnes attaquées d'hystérie ; pourquoi ne pas attendre qu'un commencement de putréfaction se déclare avant d'inhumer les dépouilles funèbres d'une personne souvent chérie ? Quels remords déchi-

(1) La nymphomanie n'est pas seulement un symptôme de l'hystérie, mais souvent elle en est la suite.

rans seraient ceux d'une personne qui aurait à se reprocher d'avoir fait mourir, par les plus affreux tourmens, une mère, une épouse, une sœur, une amie ! et cela, pour avoir suivi un préjugé, qui est aussi barbare que dénué de bon sens (1) !

Des praticiens très-distingués nous assurent que cette maladie, après s'être jouée de tous les remèdes, disparaît à l'époque critique, laissant jouir ses victimes d'une assez bonne santé. Si ses accès étaient plus violens autrefois, comme nous le rapportent les anciens, cela ne tient-il pas au tempérament plus robuste des femmes d'alors ? D'après Sydenham, cette maladie constitue la moitié des indispositions des femmes.

Comme nous l'avons déjà dit, il n'y a guère que les femmes qui soient attaquées d'hystérie : c'est entre la quinzième et quarantième année, qu'elles sont sujettes à cette affection. On a vu, dit M. Bosquillon, des filles qui n'étaient pas encore pubères, chez qui les symptômes de la suffocation de matrice étaient réunis à la danse de St.-Guy. De tous les âges, le temps

---

(1) Pour nous convaincre de ceci, lisons l'extrait consigné dans le journal des savans, pour l'année 1745.

« La femme d'un Colonel Anglais (Myladi Roussel) était si tendrement aimée de son mari, qu'il ne pouvait se persuader qu'elle était morte. Il la laissa dans son lit beaucoup au-delà du temps prescrit par l'usage du pays, qui est de quarante-huit heures ; il répondit qu'il brûlerait la cervelle à quiconque serait assez hardi pour vouloir lui enlever le corps de sa femme. »

« Huit jours entiers se passèrent ainsi sans que le corps présentât le moindre signe d'altération, mais aussi sans qu'il donnât le moindre signe de vie. Combien dut être agréable la surprise du Colonel, qui lui tenait la main qu'il baignait de ses larmes, lorsqu'au son des cloches d'une église voisine, Myladi s'éveilla comme en sursaut, et se levant sur son séant, dit : voilà le dernier coup de la prière, il est temps de partir ; elle guérit parfaitement et vécut encore long-temps. » La raison ne devrait-elle pas toujours faire ce que fit alors l'amour du plus tendre des époux ?

de l'écoulement périodique des règles, est celui où cette affection paraît le plus facilement; alors la cause la plus légère donne lieu aux accès hystériques. Les femmes stériles y sont plus sujettes que celles qui sont mères; c'est aussi une des raisons pourquoi les jeunes veuves en sont plus souvent attaquées. Les nymphomanes encore en sont tourmentées, et les nosologistes en ont fait une espèce particulière sous le nom d'*hysteria libidinosa*: souvent cette maladie est liée avec l'appétit vénérien, car il n'est pas rare de voir que l'accès se termine par l'évacuation d'une certaine humidité par le vagin, et on l'a quelquefois dissipé, en excitant cette sécrétion, ce qui prouve qu'alors les femmes sont dans un orgasme vénérien.

Passé le temps que nous avons nommé, pendant lequel les femmes étaient prises d'hystérie, elles semblent rentrer dans la classe des hommes, et deviennent sujettes à l'hypocondrie; circonstance qui aide beaucoup à différencier cette dernière maladie de l'hystérie, car ce n'est que vers la quarantième année, que la première paraît; elles sont quelquefois réunies, ainsi que nous l'avons déjà avancé.

L'affection hystérique affecte principalement les femmes très-sanguines, robustes, et celles d'une constitution mâle; dans ces cas, il semble que ce n'est qu'un état pléthorique qui, gênant les fonctions de l'utérus, produit tous les désordres dans le système nerveux, qui sont la suite de l'altération de ces mêmes fonctions. Tout cela est déterminé par des causes plus directes, telles qu'un grand chagrin, la suppression de quelque excrétion, les règles, les lochies, la privation des jouissances déjà goûtées, c'est ce qui arrive chez les veuves; d'autres fois c'est le trop grand abandon à ces mêmes jouissances.

Il est une autre classe de femmes, généralement connue sous le nom de femmes nerveuses, que, quoique très-maigres, je crois encore très-sujettes aux affections hystériques. Ayant admis que cette maladie n'était qu'une affection nerveuse, influencée par le système générateur, il est facile de voir que

ces sortes de femmes, chez qui la sensibilité nerveuse paraît être portée au plus haut point, sont aussi sujettes que les pléthoriques, aux suffocations de matrice.

L'expérience, il est vrai, ne nous a pas encore donné des lumières assez claires sur la cause prochaine de cette affection, et son étiologie est une des plus embarrassantes; cependant, quand on voit les connexions qu'ont ces paroxysmes avec l'utérus, on ne peut se refuser d'admettre qu'un certain état de cet organe ne soit la cause déterminante du premier développement de cette affection, et que, malgré le nombre et la diversité des symptômes, ils ne soient liés avec une mobilité excessive, une altération profonde de cet organe et de tous les nerfs en général. Pensons seulement à la vitalité de la matrice, aux sympathies nombreuses qu'elle a avec tous les autres organes et toutes les parties du corps, et nous nous rendrons facilement raison de cette immense symptomatologie; avec cela, nous expliquerons les pelotonnemens des intestins, la limpidité des urines et les autres sensations que les malades éprouvent autour de l'abdomen; sensations qu'on regarde comme des signes pathognomoniques de l'hystérie. Trouve-t-on de liaison plus intime, que celle qui existe entre le système sexuel et les viscères de la digestion? *Nutriri idem est ac generari*, a dit le père de la médecine. Peut-on douter aussi que ces anxiétés, cette difficulté de respirer, ces palpitations, ne puissent être rapportées à l'harmonie que la puberté développe si constamment entre les poumons et l'utérus. D'après ce commerce réciproque d'actions et de sentiment que la matrice entretient avec toutes les parties, nous pouvons expliquer encore pourquoi l'hystérie ne tient pas toujours à la lésion de cet organe, mais bien aux actions viciées de quelqu'autre système qui réagit f[illegible]ement sur l'utérus; c'est ce qui a naturellement conduit les médecins à établir deux espèces principales d'hystérie, l'une idiopathique et l'autre sympathique. Comme celle-ci n'est qu'une affection secondaire, provenant de quelqu'autre maladie primitive, je

laisse à ceux qui s'occuperont de ces maux, à en parler; je crois, d'ailleurs, ne devoir m'occuper ici que de la maladie primitivement existante, de l'hystérie idiopathique.

D'après la description que nous venons de donner de l'hystérie, on ne peut guère la confondre avec l'hypocondrie, ou autres affections avec lesquelles on l'a confondue, et nous sommes forcés de reconnaître, en suivant sa marche, que cette affection (l'hystérie) n'ait son principal siége dans l'organe utérin, tandis que l'autre l'a dans l'organe digestif. Ici s'ouvre le vaste champ des hypothèses inventées sur la maladie hystérique; mais nous nous contenterons d'admettre celle qui est la plus vraisemblable et celle que nous adoptons. Nous pouvons donc dire avec MM. Dumas, Baumes, Vigarous et ceux qui les ont suivis, que cette maladie n'est autre chose qu'une affection du système nerveux, influencée par le système génital.

Passons maintenant au traitement.

THÉRAPEUTIQUE.

Après avoir décrit, aussi bien que nous l'a permis le temps que nous pouvions donner à cette dissertation, les divers phénomènes de l'hystérie, nous allons passer à ses divers modes de traitement. Cette affection, empruntant presque toutes les formes des maladies, demande beaucoup de sagacité de la part du médecin, pour être bien connue et traitée. Si les symptômes sous lesquels elle se montre sont nombreux et variés, le traitement n'en est pas moins varié et difficile. En effet, les plus grands médecins n'ont pas craint d'avouer que c'était une maladie des plus difficiles à guérir, non qu'elle fût toujours dangereuse et qu'elle se montrât rebelle à un traitement bien indiqué; mais parce que souvent on en ignore la cause, ou on méconnaît le mal lui-même. Nous allons donner les modes les plus connus pour la cure de cette affection; nous ne pouvons rien dire de positif et de certain, tout dépendant du tempérament des

malades, des causes de la maladie, des circonstances diverses où se trouvent les personnes affectées. Si on ne fait la plus grande attention à toutes ces choses, le traitement deviendra non-seulement inutile, mais encore nuisible. J'ai déjà dit que ce n'était qu'à l'hystérie idiopathique ou essentielle que je m'attacherais, ce n'est donc que de celle-là que je vais tracer le traitement.

Deux indications se présentent dans cette affection; la première consiste à supprimer ou calmer les paroxysmes, et la seconde, à faire disparaître la maladie en détruisant ses causes, et en rétablissant le système dans son état naturel, après que celles-ci ont disparu.

Pour remplir la première indication, il existe une foule de moyens dont on fera usage seulement, si les accès sont trop violens et menacent les jours des malades; car autrement, s'ils sont doux, il vaut mieux leur laisser parcourir leur période. C'est surtout dans l'administration de ces remèdes, qu'il faut prendre en considération le tempérament des malades; tel aura les accès calmés par les antispasmodiques irritans, aromatiques, chez qui ils seraient redoublés par des moyens opposés. Pour les personnes faibles, dont le système nerveux jouit d'une grande mobilité, les antispasmodiques tels que l'éther (1), le laudanum, l'eau de mélisse, de menthe, de fleurs d'oranger, l'opium, l'assa-fœtida, le musc, le camphre, le castoréum, l'infusion de camomille, administrés en potion, pilules, lavemens, frictions, fomentations sur le bas-ventre, cataplasmes, pourront parfaitement convenir; n'oublions pas les fleurs de zinc, l'huile animale de Dypel, les diverses préparations martiales, les eaux ferrugineuses, le quinquina et grand nombre d'autres toniques,

---

(1) Le sirop d'éther, dont la préparation a été proposée par M. Boullay, pharmacien à Paris, paraît avoir quelques avantages sur l'éther en substance, comme de ne pas s'évaporiser, de n'être pas aussi désagréable à prendre.

qu'on emploie aussi sous toutes les formes; les bains froids, conseillés par Pomme, peuvent être de quelque avantage; ce ne sera que dans des paroxysmes où il existera immobilité, insensibilité complette, qu'on fera usage, pour porter au nez, de forts irritans, comme la poudre d'ellébore, l'acide acétique concentré, l'alcali volatil violent, les odeurs puantes telles que des plumes, des cornes brûlées (celles-ci peuvent cependant être employées dans d'autres cas); on pourra alors les administrer seulement en lavemens ; c'est au médecin à voir quelles sont les raisons qui pourront l'engager à donner ces remèdes d'une manière plutôt que de l'autre (1).

Tous ces remèdes qui sont d'une grande utilité chez les personnes d'un tempérament faible, deviendront très-nuisibles chez celles qui jouissent d'une santé robuste et pléthorique; chez elles, ces moyens irriteraient leur système et aggraveraient tous les symptômes. Ici, les délayans, comme l'eau de veau, de poulet, les bouillons de tortue, de grenouille, les saignées, les bains, les pédiluves, qui sont utiles pour rappeler les règles supprimées; la diète blanche et végétale, la nourriture prise parmi les animaux jeunes et à chair blanche; enfin tout ce qui tend à diminuer la pléthore, et à affaiblir le système dont le ton est remonté, est de la plus grande utilité. Si la maladie reconnaît pour cause un levain de matières sa-

---

(1) Un praticien de mon pays (M. Pons) m'a rapporté qu'après avoir délivré une femme de tous les accidens hystériques à moins le *clou*, celui-ci ayant résisté à tous les anti-hystériques connus ; la malade vint un jour le prier, ou de lui fendre la tête pour la faire mourir, ou de la guérir, tant les douleurs qu'elle souffrait étaient atroces. Le médecin voyant la résolution de la malade, fit une incision cruciale sur la partie supérieure du front, car c'était là le siége de la douleur, enleva les tégumens et appliqua un fer rouge sur la plaie. Il y avait près de trois ans que l'opération avait été faite, et la personne n'avait plus ressenti aucune douleur depuis ; elle était âgée d'environ 30 à 32 ans.

burrales dans les premières voies, les évacuans rempliront l'indication.

Les vésicatoires, les frictions sèches, peuvent être utiles en rompant le spasme des organes internes, et en excitant la peau qui a tant de sympathie avec eux. Il est inutile, il n'est pas même de mon devoir, de parler ici de plusieurs moyens illicites et deshonnêtes qui ont été mis en usage, et dont, d'ailleurs, l'effet n'est pas meilleur que ceux déjà cités.

La seconde indication étant d'enlever la maladie en soustrayant la cause, il faut observer qu'il existe et des causes physiques et des causes morales; c'est surtout dans ces dernières qu'il faut toute l'habilité du praticien. Quoi de plus difficile, en effet, que d'avoir une connaissance parfaite du caractère des malades; et si on ne l'a, cette connaissance, comment pourra-t-on agir, parler, pour ne pas contrarier leur esprit ? Il est donc indispensable au médecin, de faire une étude profonde du cœur humain.

Sont-ce des chagrins qui ont occasioné la maladie ? Il faut en découvrir la source, la tarir, s'il est possible, ou du moins les adoucir par les conseils les plus persuasifs possibles. Il faut porter beaucoup d'intérêt aux malades, prendre toujours leur parti; enfin, il faut tout employer pour gagner leur confiance, et tout ce que la saine raison suggère pour bannir de leur cœur, cette tristesse et ce chagrin qui les dévorent. Une fois qu'on a parfaitement gagné leur confiance, il ne faut pas leur rappeler ces objets tristes qui les occupent; il faut changer de discours, et les entretenir de mille choses agréables, afin de plaire à leur esprit en même-temps qu'on les distrait.

Selon le goût de la personne, on lui procure divers moyens de récréation; c'est le vrai moyen de détourner sa pensée de l'objet qui l'assiége. Les promenades, soit où il y a beaucoup de monde, si la malade s'y plaît, soit solitaires, si elle l'aime mieux, sont très-utiles; il n'est pas douteux que l'air pur et serein, l'aspect de la belle nature, le parfum agréable de mille fleurs répandues

dans la campagne, verseront dans son cœur, avec l'oubli des maux, la force nécessaire pour résister à leur attaque. Les sociétés choisies, d'un assez bon nombre d'amies de la malade, sont avantageuses. Les voyages, en offrant sans cesse de nouveaux objets à l'esprit, le distraisent agréablement.

La musique a produit souvent de trop bons effets pour l'oublier; il faut la mettre en usage, toutes les fois qu'on la jugera nécessaire; mais bien observer qu'il est des personnes à qui elle redouble leurs souffrances. Les anciens en faisaient un grand cas. Nous voyons dans la bible que David fait cesser, par les sons mélodieux de sa harpe, la mélancolie de Saül; la colère d'Achille était apaisée par les accords harmonieux de la lyre de Chiron: tout le monde connaît l'effet que produisait Timothée sur le cœur d'Alexandre; une musique forte et violente animait, emportait ce héros; en changeant de mode, sa passion changeait aussi. Pomme nous rapporte beaucoup de guérisons opérées par l'effet de la musique.

Si l'amour est cause de tous les maux qui accablent les malades, il faut, si on le peut, accorder à leurs désirs l'objet qui l'a allumé dans leur cœur; si l'honnêteté ou la volonté des parens s'oppose à l'union des deux personnes, tous les moyens propres à calmer l'imagination doivent être mis en usage, sans oublier d'éloigner la personne de l'objet qui ne ferait que l'enflammer davantage. Quant à la colère, la jalousie, on fera en sorte d'écarter tout ce qui pourrait les faire renaître, et on emploira tout ce que la médecine philosophique est capable d'imaginer.

La vie molle et oisive, et les infractions de la diététique, devenues causes des vapeurs, doivent être attaquées par un exercice modéré, un régime salutaire. Ces moyens peuvent seuls guérir l'hystérie, et sans eux tous les remèdes deviennent inutiles. Il faut rétablir les organes digestifs qui se trouvent délabrés. Point d'échauffans, de liqueurs, aucune viande forte; un régime léger, doux, humectant, tempérant, sera celui que

doit suivre une femme attaquée d'hysterie. Cependant, s'il existait dans les organes digestifs un état de langueur, d'affaissement, de faiblesse, qui empêchât les digestions et tendît à procurer un amas de glaires, alors on devrait avoir recours aux toniques stomachiques; c'est ainsi qu'on emploirait la canelle, le gérofle, la noix muscade, la valériane, les amers légers, l'eau à la glace rougie avec un peu de vin généreux, le vin lui-même à petite dose, les infusions amères et aromatiques.

L'exercice ne doit pas être oublié après le régime: c'est ainsi qu'on ordonnera une petite promenade, incapable de fatiguer les malades; la voiture offre l'avantage, quand elle est douce et qu'on peut la conduire sur un terrain assez uni, du renouvellement de l'air, des douces secousses aux viscères abdominaux, ce qui est très-utile. Le cheval me semble trop fatiguant pour les femmes, et quoique Sthaal l'ait recommandé et même beaucoup vanté, je ne le crois pas très-bon, à cause de la lassitude qui en est la suite. La danse, quand on s'y livre avec modération, est un moyen hygiénique très-salutaire; mais malheureusement dans nos pays on en abuse, ce qui la rend plus dangereuse qu'utile. C'est ici qu'on peut prouver l'avantage de ce doux exercice que procurent les occupations satisfaisantes du ménage.

Par tous ces moyens, on peut remédier aux vices des organes digestifs et aux désordres causés par une vie molle et oisive. Ceux produits par excès de veille et de sommeil, peuvent être traités par les mêmes moyens, observant de ne pas continuer ces excès et de prendre un juste milieu. Si cependant ces deux causes avaient produit des effets trop violens, et qu'ils eussent mis les malades à un état extrême de faiblesse et de dépérissement, il faudrait avoir recours à des moyens toniques et restaurans plus directs.

Des doux laxatifs et délayans pourront obvier aux inconvéniens qui résultent de la rétention des excrémens; on en arrêtera l'abondance en détruisant la cause qui l'a produite. Toutes

les autres causes physiques ne méritent pas moins d'être combattues. Une suppression de règles, de lochies, sera traitée par les méthodes ordinairement admises, suivant les cas et les circonstances. Quant aux suites de l'abus des plaisirs de l'amour, des jouissances solitaires, on commencera par détruire la cause, si l'on peut, et ensuite on remédiera aux désordres qu'elle pourrait avoir produits.

Les causes de l'hystérie enlevées, il s'agit seulement à présent de rétablir le système nerveux dans son état naturel, c'est ce qu'on fera par le régime, la diète, l'exercice et les divers remèdes dont nous avons déjà parlé, et administrés à propos.

Le mariage tant vanté par plusieurs auteurs, ne peut servir que lorsque la maladie provient d'un besoin réel de l'amour physique; car autrement on peut cesser de le regarder comme un spécifique. Tous les remèdes employés à propos deviennent antispasmodiques, il s'agit seulement qu'ils soient indiqués.

Je pense que les purgatifs conseillés par plusieurs auteurs ne sont utiles que lorsqu'il existe embarras dans les premières voies. S'il y a un état d'atonie et d'asthénie ensemble, il faut alterner, combiner les toniques, les délayans. La méthode perturbatrice conseillée par le célèbre Barthez, peut être ici d'une grande utilité.

Tel est, Messieurs les Professeurs, le travail que je soumets à votre jugement. Il faut être forcé à présenter une dissertation, pour qu'avec de faibles moyens, comme les miens, on ose entreprendre de faire juger son ouvrage par des savans et illustres Professeurs comme vous. J'espère que votre indulgence suppléera à mon savoir, et excusera le penchant de mon cœur, qui m'a fait choisir un sujet aussi vaste que difficile. Heureux si vous me jugez digne d'un titre qui a été, et est encore illustré par tant de grands hommes.

FIN.

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MEDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire.*
M. Le Sénateur CHAPTAL, *honoraire.*
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. . . . . . .